Entretien avec Fiorenzo Magni,

vainqueur de trois Tours d'Italia

et président de la Fondation Musée du Cyclisme Madonna del Ghisallo

 par Giovanni Zavatta

 Les célébrations du 60e anniversaire de la proclamation de Madonna del Ghisallo comme « patronne céleste » des cyclistes italiens, établie par le pape Pie XII dans une lettre apostolique du 13 octobre 1949, viennent de s'achever. Depuis lors, le sanctuaire qui abrite l'ancienne image de la Vierge à l'Enfant, la « Madonna del Latte », est devenu une destination pour les cyclistes et les coureurs cyclistes qui, au terme de virages en épingle à cheveux, atteignent le sommet du col de Ghisallo, dans la commune de Magreglio, dans la province de Côme. L'inoubliable champion Fiorenzo Magni, vainqueur entre autres de trois Giri d'Italia et de trois Giri delle Fiandre, est le président de la Fondation du Musée du Cyclisme Madonna del Ghisallo. Avec lui, nous retraçons les principales étapes de ces années riches en souvenirs liés au sport et à la foi.

 Commençons par la fin, par le relais cycliste qui est parti de la place Saint-Pierre le 30 septembre, après la bénédiction de la torche votive par Benoît XVI, et qui est arrivé au sanctuaire quatre jours plus tard. Une reconstitution de la célèbre course de relais qui, du 13 au 17 octobre 1948, a conduit à Ghisallo la lampe votive allumée par le pape Pie XII à Castel Gandolfo et qui brûle depuis lors dans le sanctuaire. Parmi les porteurs de flambeaux, il y avait Coppi, il y avait Bartali, il y avait bien sûr vous aussi. Quel souvenir gardez-vous de ces journées ?

 Une énorme émotion. Pour une personne profondément croyante comme moi, dévouée à Marie, comme l'étaient mes parents et mes grands-parents, cette course de relais avait une signification très importante. Cet événement a ouvert la voie à l'avenir, y compris dans le domaine du sport. Depuis que Pie XII, un grand pape, a proclamé Notre-Dame de Ghisallo patronne de tous les coureurs, le sanctuaire a été la destination de pèlerinages de cyclistes du monde entier.

 Un autre pape, Jean-Paul II, a accueilli le 13 mai 2000 une délégation de coureurs qui lui ont remis un exemplaire du flambeau. Une rencontre, promue par elle, qui est restée dans la mémoire de tous les participants.

 La course de relais du 13 mai 2000, qui est partie du sanctuaire de Magreglio et s'est terminée au Vatican, est un souvenir particulièrement émouvant pour moi. Nous nous sommes arrêtés à Milan, à Bologne, à Florence. Je suis fier d'avoir remis personnellement le flambeau à Jean-Paul II, lors d'une audience spéciale avec des dirigeants et des journalistes de « La Gazzetta dello Sport » et d'autres. Lorsque le pape a allumé la torche, ce fut un moment très émouvant pour moi.

 Le 14 octobre 2006 a eu lieu l'inauguration du musée du cyclisme adjacent au sanctuaire, rendu nécessaire pour abriter les souvenirs offerts par les champions cyclistes, si nombreux qu'ils ne trouvaient plus de place dans la petite église. La dernière pierre, une plaque de marbre portant l'inscription Omnia vincit amor, a été bénie par le pape quelques mois plus tôt à l'issue d'une audience générale. Un musée que vous souhaitiez vivement. Pouvez-vous nous en parler ?

 Les événements survenus au fil des ans m'avaient convaincu de la nécessité de construire un musée consacré au cyclisme à proximité immédiate du sanctuaire. La participation, le soutien et la contribution généreuse de nombreux amis ont permis de réaliser ce rêve : de « La Gazzetta dello Sport » à la région de Lombardie, en passant par les nombreux et généreux partisans qui ont cru en ce projet. Aujourd'hui, je peux dire que je suis extrêmement satisfait du musée, qui est considéré par la presse et les initiés comme le plus important du cyclisme. Il garde la « mémoire » de ce sport et est visité par de nombreux fans, mais aussi par des jeunes et des écoliers. L'un des projets est de créer une section photographique avec des images de champions cyclistes d'hier et d'aujourd'hui, ainsi que des Papes.

 Quelles sont les reliques votives les plus célèbres conservées dans l'église et le musée ? Quels sont les objets que vous avez offerts et qui sont liés à une victoire ou à une course particulière ?

 Il est difficile de choisir, parmi les nombreuses pièces exposées, les plus significatives. Je pourrais citer les bicyclettes de Bartali au Tour de France en 1938 et 1948, celle avec laquelle Coppi a établi le record de l'heure au vélodrome « Vigorelli » de Milan en 1942, ou celle de Moser avec laquelle il a établi le record de l'heure à Mexico en 1984. Il y a aussi le vélo d'Eddy Merckx, premier au championnat du monde de Montréal en 1974, et le maillot jaune de Marco Pantani au Tour 1998. Quant à moi, parmi les objets exposés, je peux citer les maillots roses avec lesquels j'ai gagné le Giro d'Italia en 1948, 1951 et 1955, et le maillot jaune que j'ai porté au Tour 1950 avant d'être contraint d'abandonner, avec toute l'équipe italienne, pour protester contre l'agression de Bartali au col d'Aspin par des spectateurs français".

 De Don Ermelindo Viganò, « directeur » de la proclamation de la Madonna del Ghisallo comme patronne des cyclistes, à Don Luigi Farina. Les recteurs du sanctuaire ont toujours joué un rôle fondamental dans la garde du trésor de cette spiritualité.

 Un souvenir affectueux et reconnaissant va à Don Ermelindo Viganò, l'architecte de la mise en valeur du sanctuaire, et à ses efforts pour que Notre-Dame de Ghisallo soit officiellement proclamée patronne des cyclistes. Il était convaincu que le sanctuaire, puis le musée, feraient du bien au monde du cyclisme et maintiendraient vivante la dévotion à la Madone. Aujourd'hui, les relations sont bonnes avec Don Luigi Farina, qui ne manque jamais d'assister aux réunions que le musée organise périodiquement pour les passionnés et les experts du cyclisme.

 Qui dit Ghisallo pense au Giro di Lombardia et au Giro d'Italia. Une ascension avec des pentes allant jusqu'à 14 %, qui a toujours fait la sélection. C'est dans les moments les plus durs de cet effort solitaire que jaillit du cœur un appel à l'aide, une prière. Pouvez-vous nous parler de cette ascension ?

 L'ascension du col de Ghisallo est un véritable défi. Lorsque l'on aperçoit la silhouette de la petite église et, aujourd'hui, le musée, on ressent un grand soulagement. Surtout pour quelqu'un qui, comme moi, n'a jamais fait d'escalade, le soulagement est grand. Je me souviens que le fait de me confier à la protection de Marie m'a également apporté un grand réconfort dans l'un des moments les plus difficiles de ma carrière sportive, lorsqu'après une mauvaise chute pendant le Giro en 1956, je me suis fracturé la clavicule gauche. Les médecins m'ont déconseillé de continuer, mais j'ai décidé d'essayer de continuer. Mon mécanicien m'a fabriqué cet engin que l'on voit sur les photos de l'époque : la chambre à air d'un boyau que je serrais avec les dents de la main gauche, car je ne pouvais pas pousser sur le guidon. Malheureusement, lors de l'étape suivante, je suis retombé, j'ai perdu connaissance à cause de la douleur et je me suis réveillé dans l'ambulance, juste à temps pour descendre et décider de terminer l'étape malgré tout. C'était le Tour de l'infâme étape du Bondone, caractérisée par un froid intense, de la neige et des conditions impossibles. J'ai réussi à terminer l'étape. Beaucoup de gens ont abandonné, semi-abandonné, y compris le maillot rose Fornara. J'ai terminé troisième, et deuxième au classement général, derrière Charly Gaul, à l'issue de ce qui allait être mon dernier Giro d'Italia, à l'âge de 36 ans. Des examens ultérieurs ont établi que je m'étais également fracturé l'humérus. À ce moment-là, comme toujours dans les moments difficiles de ma carrière et de l'histoire de l'Union européenne, j'ai décidé de ne pas me laisser abattre.